

Critiques

Andrée Lacelle, *La Vie rouge*, avec sept huiles sur papier de Cyril Bonnes. Ottawa, Éditions du Vermillon, 1998, 85 p.

Nathalie Stephens, *Colette m'entends-tu?*. Laval, Éditions Trois, 1997, 63 p.

Michel Vallières, *Le Cahier jaune* (livre et disque audionumérique). Sudbury, Prise de parole, 1998, 47 p. + 60 min

François Paré

Number 98, September 1998

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/42082ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (print)

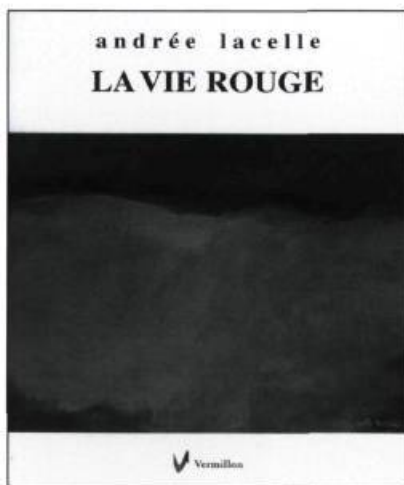
1923-2381 (digital)

[Explore this journal](#)

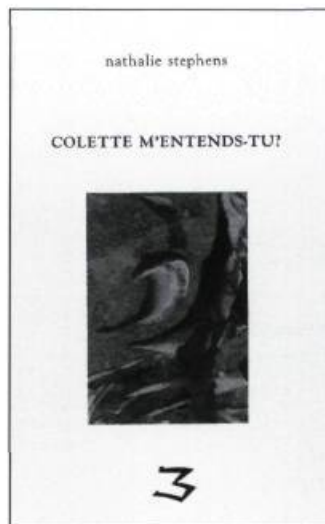
Cite this review

Paré, F. (1998). Review of [Critiques / Andrée Lacelle, *La Vie rouge*, avec sept huiles sur papier de Cyril Bonnes. Ottawa, Éditions du Vermillon, 1998, 85 p. / Nathalie Stephens, *Colette m'entends-tu?*. Laval, Éditions Trois, 1997, 63 p. / Michel Vallières, *Le Cahier jaune* (livre et disque audionumérique). Sudbury, Prise de parole, 1998, 47 p. + 60 min]. *Liaison*, (98), 36–37.

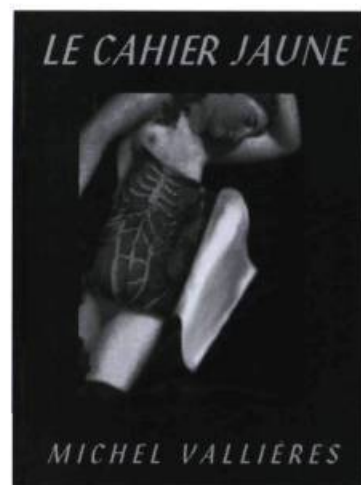
Critiques



Andrée Lacelle,
La Vie rouge,
avec sept huiles sur papier
de Cyril Bonnes.
Ottawa, Éditions du Vermillon,
1998, 85 p.



nathalie stephens,
Colette m'entends-tu?.
Laval, Éditions Trois,
1997, 63 p.



Michel Vallières,
Le Cahier jaune
(livre et disque
audionumérique).
Sudbury, Prise de parole,
1998, 47 p. + 60 min

Rien de plus dissemblable que ces trois œuvres, qui témoignent de la diversité actuelle des formes poétiques en Ontario français. Car ce qui fait aujourd'hui la force de cette écriture, c'est qu'elle puisse être à la fois le projet d'une pure subjectivité, désengagée du temps et de l'espace, comme chez Andrée Lacelle, et l'engagement politique d'un sujet individuel qui ne se conçoit pourtant pas en dehors de l'histoire collective, comme chez Nathalie Stephens et Michel Vallières.

L'ensemble de l'œuvre poétique d'Andrée Lacelle semble s'articuler autour d'un rapport difficile avec le corps. D'abord plutôt absent dans la première partie de *La Vie rouge*, il resurgit dans l'évocation des passions charnelles qui occupe de nombreux poèmes dans la seconde partie du recueil. Mais le corps n'est qu'un espace où la question du désir se déplace : il est le lieu d'une dérive essentielle, à strictement parler un point de départ.

Dans *La Vie rouge*, il est clair que les références soutenues à la rivière renvoient à

un processus de transformation dont on attend une forme nouvelle de l'identité. C'est là tout l'enjeu de la poésie qui ne s'énonce que dans la conscience subjective. Elle n'est pas en premier lieu un rapport à l'autre, mais bien avant tout un rapport à soi. L'énonciatrice du poème devient certes une «passagère», comme elle le dit. Mais elle ne sert d'intermédiaire qu'à elle-même, puisque ce qu'elle cherche à retrouver, c'est le lieu de sa naissance propre. Il s'ensuit une série d'oppositions qui nourrissent l'œuvre d'Andrée Lacelle tout entière et qui ici sont particulièrement lumineuses : la rivière, à la fois fluide et lourde, représente à n'en pas douter la matérialité même de ce qui passe.

La poésie d'Andrée Lacelle s'inscrit donc dans un questionnement moderne sur la transformation; mais du même souffle l'œuvre reste hantée par les métaphores de l'enracinement et de la sédentarité. La «voyageuse» a beau partir, elle rêve d'ancres, de gîtes, de «terre ferme», de «phare en pleine terre», de «l'axe où tout gravite», de «halte brumeuse du matin». C'est que le voyage ne lui suffit pas. Hantée par le pas-

sage, elle cherche pourtant le repos. Et, à la manière des superbes peintures de Cyril Bonnes reproduites dans le volume, le langage d'Andrée Lacelle, un moment emporté par la dérive des métaphores et des néologismes qui le dépayser, se met à se «payer» à nouveau, à former un espace plein.

En revanche, il n'y aura pas de dépaysement à la lecture de *Colette m'entends-tu?*, le troisième recueil de nathalie stephens (le deuxième en français). Ici, les balises sont clairement plantées : le texte est au service d'une cause dont l'urgence historique constitue, en fait, la raison d'être de l'écriture. C'est l'histoire des femmes «vilipendées, battues, brûlées, condamnées» qui détermine toute forme d'intervention dans le temps présent. Ce passé de violence a fait des femmes des guerrières : toute démarche, même dans le champ de la parole, est martiale.

C'est donc dire que, dans *Colette m'entends-tu?*, le dialogue entre deux amantes (dialogue dont nous n'avons qu'une seule voix) reprend de manière obsessionnelle les mêmes thèmes qui avaient hanté jusque-là l'écriture de nathalie stephens. Mais ici, en dépit de la netteté des positions politiques mises de l'avant par le texte, les ambiguïtés ne cessent de resurgir et de brouiller la lecture. En effet, si le poème est d'abord et avant tout une série d'invocation à l'endroit de la femme aimée, soulignant à maintes reprises la répression sociale dont fait l'objet l'amour lesbien, on se rend compte pourtant que l'amante n'est ici aimée, et sujet d'écriture, que *parce qu'elle est interdite*. Le langage de cette interdiction fondamentale est quasi religieux; en tout cas, il est hautement ritualisé.

Bien sûr, il y a une dénonciation virulente de la marginalisation chez nathalie stephens, mais en même temps ni le poème ni le lyrisme amoureux qui le nourrissent ne sont possibles en dehors du refus social à la fois dénoncé et convoqué. D'ailleurs, l'amante n'arrive à se produire dans le texte qu'au mode du conditionnel, car au fond elle n'est tout au plus que le produit imaginé, irrévocablement inaccessible, d'une lecture particulière de l'histoire dans laquelle l'écrivaine et sa narratrice se trouvent emprisonnées. On se trouve donc assez loin des écrits plus incarnés, par exemple, de Josée Yvon ou de Marie-Claire Blais, sur les mêmes thèmes. Chez nathalie stephens, l'écriture émane entière-

ment de forces négatives. C'est pourquoi, en dépit de qualités stylistiques souvent remarquables, cette poésie s'emprisonne le plus souvent dans une sorte de liturgie de l'autopunition.

Petit récit autobiographique, *Le Cahier jaune* est le reflet assez tragique d'une époque pas si lointaine, mais décidément révolue.

Qu'en est-il de ce recueil très bref, dont on nous dit en quatrième de couverture qu'il est une réflexion sur l'acte d'écrire et une recherche sur le plan de l'oralité du texte? En mal d'écriture, ayant été incapable de produire plus qu'un seul petit recueil en dix ans, culpabilisé à l'extrême, le poète s'apitoie sur son sort et se gonfle du désir d'un jour «écrire un roman».

L'ensemble du *Cahier jaune* se présente donc comme une sorte de préface à un livre qui n'existe pas et dont on n'est guère convaincu qu'il existera jamais. Ce jeu gratuit, en fait, comme la couleur jaune du cahier que le narrateur n'arrive pas à s'expliquer, serait plutôt innocent s'il ne révélait le malaise profond qui hante l'écriture de Vallières. Car nous sommes loin ici du thème de l'écrivain impuissant, comme chez Jacques Poulin, par exemple; ce qui est profondément malheureux, chez Vallières, c'est que l'écrivain est de son aveu même impuissant à écrire quoi que ce soit et que le lecteur est forcé page après page d'en faire le constat ironique.

Ce livre se double d'une lecture orale du texte, enregistrée sur disque audionumérique. Ce doublage aurait pu produire un intéressant décalage, le poète ayant pu jouer sur deux textes différents, par exemple, faisant éclater les limites de l'écrit par l'oralité. Malheureusement, le texte écrit et le texte oral sont à quelques mots près des copies conformes; l'oralité (fausse) se résume à une lecture lente et un peu pompeuse d'un texte visiblement écrit au préalable. Les inconditionnels des spectacles de Michel Vallières y reconnaîtront peut-être celui qu'ils ont aimé sur scène; pour les autres, la pauvreté embarrassante de ce livre et de cet enregistrement fera peine à voir.

François Paré